

Études littéraires africaines

GAUVIN Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*,
Karthala, Paris, 1997

Lilyan Kesteloot



Number 7, 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042099ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042099ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kesteloot, L. (1999). Review of [GAUVIN Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Karthala, Paris, 1997]. *Études littéraires africaines*, (7), 30–32.
<https://doi.org/10.7202/1042099ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Christiane Fioupou observe le fort impact d'une pièce réputée difficile, y compris auprès d'un public totalement étranger au contexte culturel Yoruba. L'article de Balme aura peut-être pu apporter quelques éléments d'explication à cette réjouissante constatation.

■ Xavier GARNIER

■ GAUVIN LISE, *L'ÉCRIVAIN FRANCOPHONE À LA CROISÉE DES LANGUES*, KARTHALA, PARIS, 1997

Voici un excellent recueil d'entretiens avec des auteurs francophones autour du thème de l'écriture. Par auteur francophone, on entend non-français de nationalité et même non-français de langue maternelle.

En effet, si les Canadiens Québécois sont censés parler le français en famille - même si c'est dans un patois nommé joul - les Maghrébins, les Antillais, les Africains naissent et grandissent dans une autre langue qui n'a souvent aucun rapport avec celle de l'hexagone.

Pourquoi donc alors écrivent-ils en français ? et quels sont les problèmes qu'ils rencontrent dans cette aventure ? quels sont les obstacles psychologiques et sociaux qu'ils ont à surmonter ? qu'est-ce qu'ils y gagnent ? quelles sont plus précisément les conditions de leur confrontation avec cette langue, et du face à face du français avec la langue maternelle toujours présente ? Comment cette dernière investit la langue d'emprunt par le lexique ou la syntaxe ? comment l'imaginaire de la culture d'origine arrive à s'exprimer dans la langue étrangère ?

Toutes ces questions et bien d'autres aussi pertinentes sont posées en toute franchise par le professeur Lise Gauvin à des écrivains comme Gaston Miron, Rachid Mimouni, Tahar Ben Jelloun, Cheikh Hamidou Kane, Patrick Chamoiseau, Assia Djébar, René Depestre, Antonine Maillet et Ahmadou Kourouma.

L'intérêt de ces entretiens réside certainement dans la notoriété d'écrivains confirmés dont on a envie de connaître l'avis sur ces problèmes de langues et sur la façon dont ils les ont résolus.

Mais, dira-t-on, on les a déjà souvent questionnés sur ce sujet. Oui, mais il me semble que c'est la première fois qu'on les questionne seulement sur cela, et avec cette intelligence. Lise Gauvin en effet concentre tout l'entretien sur cette "conscience linguistique" qu'A. Ricard a si bien analysée dans un ouvrage récent¹. Ensuite elle adapte son questionnaire à la personnalité de chaque écrivain, selon les préoccupations de chacun, voire ses obsessions.

Ainsi, avec Assia Djébar, l'échange débouche sur la confiance autobiographique ; avec René Depestre on rencontre les souvenirs douloureux de la révolution cubaine, et son intérêt actuel pour l'érotisme ; Antonine

¹ A. Ricard, *Les littératures d'Afrique Noire*, Karthala 1995.

Maillet exprime sa quête de l'origine et de l'esthétique qui lui fait préférer la restauration de l'acadien au français quotidien.

Chez Ben Jelloun, on découvre un certain désespoir devant la montée des intolérances et l'enlisement de la question palestinienne. Cependant toujours, avec finesse et souplesse, Lise Gauvin ramène la conversation sur le sujet qui lui tient à cœur : le choix du français comme langue d'écriture ; et les écrivains se positionnent très librement, plus librement que d'habitude me semble-t-il ; peut-être parce que la questionneuse ne paraît pas s'attendre à un panégyrique de la francophonie, pose des questions ouvertes et est prête à accepter toutes les réponses. Même les plus agressives comme celles du belge J.-P. Verheggen qui prône la transgression et la dérive langagière, ou celle de Miron qui parle de la "catastrophe de sa langue" absorbée par l'anglais dans son Québec natal.

- Et pourquoi catastrophe ? demande Gauvin.

- "Parce que c'est une langue qui est continuellement dominée par une autre. Le bilinguisme a comme conséquence que notre langue devient passive : les choses sont pensées en anglais et ensuite traduites, C'est toujours mal traduit, c'est toujours ta langue qui est massacrée !"

A l'inverse, en d'autres lieux c'est le français qui est le massacreur. Le terme de conflit entre les langues revient souvent et toujours lié au contexte colonial, à l'école française. Chamoiseau décrit magnifiquement ce "rapport problématique" que les Antillais ont avec le français. Tellement lié à l'histoire du phénomène mulâtre et de leur "souci d'effacer toute trace de créole, de présence au pays où ils se trouvaient, qu'ils ont pratiqué une langue où ils disparaissaient complètement... Nous observons encore une relation d'idolâtrie, de fascination pour la culture française, de fermeture sur tout ce qui est créole. Personne ne va le dire mais le processus de dévalorisation est inconscient".

Voilà pourquoi "au nom du respect", Chamoiseau se bat pour que le créole soit écrit, soit enseigné à l'école.

"Mais vous ne produisez pas en créole" objecte Lise Cauvin... "De toute manière la langue française a été digérée ici, elle a produit un lexique particulier, des stratégies langagières. Quand j'écris en français je me demande comment la personne de la rue, un vieux nègre du Lamentin, auraient décrit ce coucher de soleil, qu'est-ce qui dans cette scène l'aurait intéressé, lui qui n'a pas mon vernis de francisation... J'essaie de retrouver ce regard premier" répond Chamoiseau.

Comme on le constate, le questionnement sur l'écriture aboutit souvent à l'objectif, le pourquoi de l'écriture, et remonte par conséquent à ses mobiles profonds. Là on retrouve soit l'engagement politique, soit le souci d'authenticité, soit des frustrations ou des aspirations diverses mais souvent liées à une situation culturelle collective.

Quand Cheikh Hamidou Kane fait une apologie de la fidélité à sa culture d'origine, c'est tout le peuple peul qui est concerné. Mais par ailleurs, il se positionne dans la civilisation des médias et des ordinateurs comme

partenaire progressiste et tolérant. S'il écrit, n'est-ce pas pour prôner et défendre ce toujours fragile équilibre entre "les valeurs positives de nos sociétés", l'unité africaine et la nécessaire adaptation au monde moderne ? Cependant qu'il avoue écrire surtout pour "communiquer".

Tandis que Chamoiseau et Rachid Mimouni indiquent au contraire les limites de la communication entre les langues.

"Quelquefois, il n'y a pas de correspondance. Les mots français n'existent pas parce que les pratiques n'existent pas" se plaint Mimouni, tandis que Kourouma s'échine à expliquer que le concept de l'âme en malinké est très différent de celui de l'âme en Occident... De toutes façons, affirme Chamoiseau, "il n'y a pas de transparence dans la communication culturelle entre les peuples", il cite Glissant qui parle d'opacité acceptée, et il conclut : "accepter l'autre signifie accepter ce qu'il y a d'irréductible en lui. L'accepter sans même se poser de questions. Je crois que désormais, on peut jouer avec les notes, les traductions, les parenthèses, et les voir comme un jeu littéraire, musical, poétique, et non comme un processus de clarification du texte".

Ceci nous mène loin et même dans un certain nombre de contradictions, phénomène si fréquent chez nos écrivains (qui ne sont pas forcément philosophes) que nous ne nous y attarderons pas.

"Soyez polyglotte, écrivez en belge, c'est l'avenir", s'écrie J.-P. Verheggen. Si cette proclamation provoque l'indignation des uns et la risée des autres, elle permet au moins, avec l'ensemble de ces entretiens en général très sérieux et parfois douloureux, de fonder un nouveau statut des langues, sur le droit de toutes à l'existence, sur leur "processus d'harmonisation et de mise en contact" (Chamoiseau), sur la fonction du langage chez "l'écrivain étranger professionnel"... qui est condamné à chercher cette autre langue ou troisième langue qui lui appartient en propre, participant ainsi de cette expérience des limites, avancée dans les territoires du visible et de l'invisible, qui s'appelle Littérature", conclut Lise Gauvin, si joliment.

■ Lilyan KESTELOOT

■ *LITTÉRATURES FRANCOPHONES EN AFRIQUE - BILAN ET PERSPECTIVES*

DE LA RECHERCHE EN ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE. RAPPORT SUR LES TRAVAUX PRÉSENTÉS AU CONGRÈS DES FRANCO-ROMANISTES ALLEMANDS, MAYENCE, 23 AU 26 SEPTEMBRE 1998

L'objectif de la section "africaine" était de réfléchir sur l'état actuel de la recherche en matière de littérature francophone d'Afrique Noire et du Maghreb, matière en voie de s'établir comme objet d'enseignement et de recherche au sein de la "Romanistik" allemande et autrichienne. De nombreux chercheurs germanophones ont participé aux travaux, dont les professeurs Riesz et Lüsebrink, représentants notoires de la nouvelle branche en Allemagne ; on s'est également réjoui de l'intervention de trois hôtes